

Reconstruire la mémoire de la verrerie Deviolaine

Le souvenir de la verrerie Deviolaine à Cuffies-Vauxrot, à laquelle a succédé l'actuelle verrerie Saint-Gobain, demeure très présent dans la mémoire locale. Cela peut s'expliquer par l'ancienneté de l'établissement – c'est même le plus vieil établissement industriel de l'agglomération soissonnaise –, par le rôle des Deviolaine dans la vie locale au XIX^e siècle et surtout par le prestige des ouvriers verriers, corporation originale, unie par de fortes traditions.

L'étude de cette entreprise est rendue malaisée par l'absence quasi-totale d'archives, une grande partie ayant disparu pendant la première guerre mondiale ; ce qui subsistait paraît avoir été dispersé dans les années qui ont suivi l'achat de l'entreprise par la compagnie de Saint-Gobain. Il faut donc croiser des informations provenant de sources diverses, recueillir les souvenirs de personnes très âgées (anciens ouvriers ou descendants de la famille Deviolaine), consulter des dossiers épars (géomètres, notaires, etc.). Une première exposition, à la bibliothèque municipale de Soissons a permis de rencontrer des descendants d'ouvriers verriers qui n'avaient pas été contactés jusqu'ici. La présente étude n'a d'autre ambition que d'établir un état actuel des connaissances.

La verrerie Deviolaine paraît marquée par un caractère familial très affirmé qui imprègne profondément la gestion, les rapports sociaux, voire même l'organisation générale et spatiale de l'entreprise. Le déclin et la fin de la maison Deviolaine après la première guerre mondiale, illustre les difficultés d'adaptation des entreprises familiales en cette période de grands changements économiques.

La première verrerie Deviolaine à Prémontré

La création de la première verrerie résulte d'un concours de circonstances. La première décision vient de la Convention. L'Assemblée révolutionnaire, saisie de la difficulté de vendre l'abbaye des Prémontrés¹, déjà en partie pillée, accepte d'en diminuer le prix de 519 000 livres à moins de la moitié, à condition que l'acquéreur y établisse une fabrique de salpêtre, une fabrique de potasse et une verrerie. La Convention suit ainsi une

1. Archives de Prémontré. Archives départementales de l'Aisne.

politique d'incitation au développement d'activités manufacturières dont il existe d'autres exemples. Deux mois après, un sieur Cagnon achète le domaine au prix de 223 497 F. Cagnon qui passe pour avoir établi une verrerie en Normandie, ne réussit pourtant pas à maintenir celle de Prémontré. Suivant un usage fréquent, il vend alors des matériaux tirés de l'abbaye : plombs, lambris etc. ; le Directoire du département le somme d'arrêter ce dépeçage et Cagnon décide de revendre le domaine à un agioleur, le Soissonnais Desmoulin, rompu aux spéculations sur les biens nationaux de la région. Desmoulin, compte bien, comme il l'a fait ailleurs, faire des bénéfices en revendant le domaine morceaux par morceaux. Il lui est de nouveau rappelé l'obligation d'établir une verrerie, ce qui l'embarrasse beaucoup. C'est alors qu'intervient son neveu par alliance, Augustin Deviolaine.

Augustin Deviolaine est né en 1775 à Nanteuil-sur-Marne, dans une famille de notables de village². Orphelin de père à l'âge de quatre ans, il est pris sous la protection de ses grands-parents maternels, les Pille, épiciers à Soissons. L'oncle Louis-Antoine fait une belle carrière dans l'administration civile et militaire, puis adhère aux idées révolutionnaires ; devenu général, il paraît influent dans les bureaux de la guerre. C'est probablement lui qui fait entrer le jeune Augustin comme directeur des fonds à l'armée d'Italie en l'an IV. Le frère aîné d'Augustin, Jean-Michel a été engagé dans l'administration des biens du duc d'Orléans, prince apanagiste pour le comté du Soissonnais ; pendant la Révolution, il a probablement protégé les biens de la famille d'Orléans³ ; par ailleurs il devient le cousin par alliance d'Alexandre Dumas.

Augustin Deviolaine participe donc à la campagne d'Italie de Bonaparte, en tant que directeur des fonds. Quand on sait le butin accumulé pendant cette campagne victorieuse et l'extrême laxisme qui règne au niveau financier en cette période du Directoire, on peut penser qu'Augustin a pu se constituer un solide pécule.

Il revient à Soissons et retrouve sa femme, née Marie-Louise Plusieurs, fille d'un négociant tanneur et nièce de Desmoulin. Ce dernier lui demande son aide pour Prémontré. Augustin lui rachète le domaine en 1802 et décide de relancer l'idée d'une verrerie, sans avoir aucune connaissance préalable de ce métier, initiative jugée hardie car, à cette époque les verreries s'entourent d'une atmosphère de secrets de fabrication⁴.

Augustin bénéficie d'un atout considérable : son frère Jean-Michel, devenu intendant forestier pour les domaines du duc d'Orléans, alors en

2. Témoignage de Michel Deviolaine, dossier Deviolaine, Bibl. mun. Soissons, fonds régional 2795.

3. Témoignage de Michel Deviolaine, réf. citée.

4. Lettre de Degabet, Bibl. mun. Soissons, fonds Périn, 1658.

exil, s'entremet pour que la verrerie puisse se fournir en bois de chauffe dans la forêt toute proche, au grand dam de la manufacture de Saint-Gobain⁵. A cette époque, le bois reste le seul combustible pour la plupart des manufactures et les verreries en consomment énormément.

L'installation des fours et des machines provoque un certain nombre de destructions, l'abbaye étant déjà passablement délabrée. La verrerie fabrique des verres à vitre, des verres de couleur, des verres d'optique, des bouteilles, des cloches de jardins et quelques glaces, ce qui soulève la méfiance de la manufacture de Saint-Gobain, très attachée à son monopole. Un texte, rédigé en 1822, signé par Augustin Deviolaine et placé dans une bouteille découverte sous un parquet en 1928 indique entre autre : «Monsieur Deviolaine a créé dans l'intérieur de Prémontré une machine à vapeur en activité depuis six mois pour écraser toutes les matières de la verrerie et avec un mouvement pour scier les planches». Finalement les Deviolaine, menacés d'une guerre des prix, décident de traiter. Paul Deviolaine écrit : «Nous avons été amenés, pour éviter la ruine de notre famille, à céder Prémontré à nos puissants voisins de Saint-Gobain dont les menaces de guerre devenaient de plus en plus imminents et contre lesquelles notre lutte devenait impossible».

Les Deviolaine obtiennent pour leur entreprise de Prémontré la somme de 1 060 000 F, ce qui semble un bon prix ; en outre une indemnité supplémentaire de 150 000 F, leur sera versé par Saint-Gobain pour dédommager les ouvriers qui ne pourraient être repris à Vauxrot⁶.

Le contrat de vente passé devant notaire à Paris inclut le point suivant : «Messieurs Deviolaine et Madame Deviolaine... ont garanti à la société de Saint-Gobain que, pendant soixante-quinze ans à partir de ce jour, leurs héritiers et représentants ne prendraient pas un intérêt direct ou indirect dans une manufacture de glaces soit en France soit à l'étranger... Il est bien entendu que ces obligations et garanties ne s'appliquent qu'aux glaces coulées et soufflées et qu'il n'est rien stipulé relativement au verre à vitre dont la fabrication reste libre». Cette clause est scrupuleusement reprise dans les statuts de la société Deviolaine à chaque fois qu'elle change de statut⁷.

La manufacture de Saint-Gobain prend immédiatement possession du domaine de Prémontré ; elle détruit les fours et emporte les machines.

5. Dossier Deviolaine, Arch. com. Soissons, fonds B. Ancien.

6. Ibid.

7. Dossier Deviolaine, Arch. Saint-Gobain à Blois.

8. Le contrat intégral se trouve dans le dossier Deviolaine des archives Saint-Gobain.

9. Modification des statuts de la société «Deviolaine et Cie». Arch. dép. Aisne, dommages de guerre.

Elle revend l'ancienne abbaye à l'évêque de Soissons qui envisage d'y rétablir l'ordre des Prémontrés, puis y installe un orphelinat¹⁰. Ces projets tournant court, Prémontré est revendu au département en 1860 pour la somme de 175 000 F ; un asile d'aliénés y est aménagé.

MM. Deviolaine fils retournent à Vauxrot où se concentre désormais l'activité de la firme. L'étude des plans anciens et l'analyse du registre de l'état civil de la commune de Cuffies permet de penser qu'une grande partie des ouvriers de Prémontré a été rapatriée à Vauxrot et que de nouvelles cités ont été construites.

La gestion des Deviolaine à Vauxrot

Le 21 juillet 1919 on découvre, en déblayant les ruines de l'usine la plaque de fondation en cuivre¹¹ qui porte l'inscription suivante : «Ordonnance du Roi du 24 mai 1826. Verrerie créée, lieu-dit de Vauxrot, commune de Cuffies, par Monsieur A. Deviolaine, propriétaire de la belle manufacture qu'il a organisée à Prémontré, canton de Coucy (Aisne). La première pierre de la halle destinée à la fabrication des bouteilles a été posée le 2 avril 1827 en présence de Messieurs A. Deviolaine père, propriétaire et fondateur ; A. Plusieurs père, propriétaire à Soissons et beau-père de Monsieur A. Deviolaine ; Monsieur Paul Deviolaine son fils aîné qui en a fait les plans ; Monsieur Louis Deviolaine son fils cadet ; Monsieur Léon Deviolaine son fils jeune ; Monsieur J. Maurice, négociant à Paris son gendre. Les constructions ont été confiées aux maçons Leclère père et fils, sous la surveillance de Messieurs Desmoulin père et fils également présents à cette inauguration».

Cette installation à Vauxrot ne doit rien au hasard. Augustin Deviolaine comprend que les aménagements de la rivière Aisne vont permettre l'acheminement du charbon, ce qui supprime la recherche de bois de chauffage de plus en plus difficile à trouver. Son oncle Desmoulin possède le domaine de «Maison bleue» à Vauxrot au bord de la rivière, acheté comme Bien national lors de la vente de l'abbaye soissonnaise de Saint-Crépin-en-Chaye¹². Au-dessus du domaine, des affleurements de sable assurent la matière première. Augustin achète le domaine et confie à son fils Paul la conduite des travaux.

La grande halle correspond aux modèles mis au point au XVIII^e siècle : un vaste bâtiment aux murs de pierre renforcés de contreforts, de grande hauteur pour faciliter la ventilation (fig. 1). Les techniques de

10. Archives de Prémontré, Arch. dép. Aisne.

11. Plaque se trouvant dans le bureau de la direction de l'usine actuelle Saint-Gobain à Vauxrot.

12. Dossier Deviolaine, Arch. com. Soissons, fonds B. Ancien.

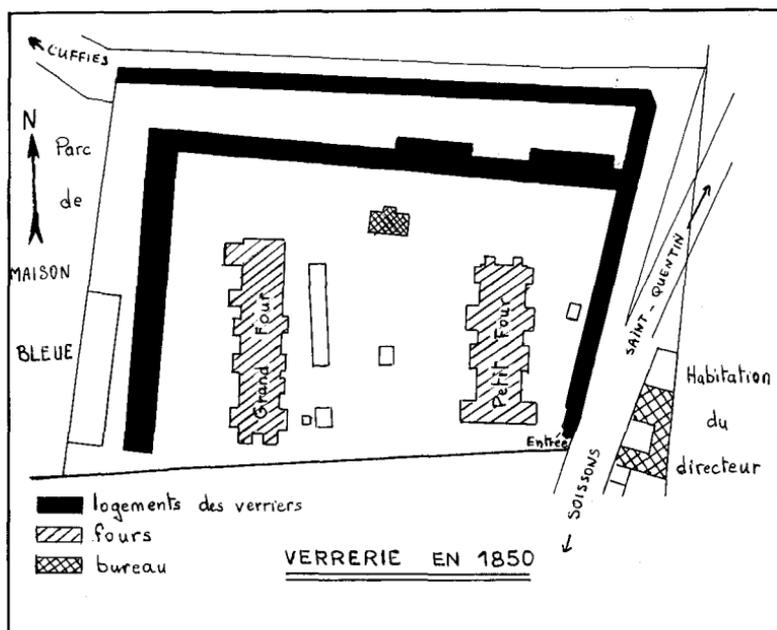


Fig. 1 - Plan des bâtiments de la verrerie de Vauxrot en 1850.

fabrication restent également traditionnelles et s'apparentent à l'artisanat : très peu de machines et une main-d'oeuvre nombreuse et exercée. On verra plus loin la description précise des opérations. La seule amélioration vient l'augmentation des postes de travail par la construction de fours à six ou huit postes appelés «ouvreaux» et surtout par une organisation plus rationnelle du travail qui permet une augmentation du rendement ; en 1866 le *Journal de l'Aisne*¹³ indique : «Dès l'origine, faute d'un nombre suffisant de bras, il fallait 20 heures pour épuiser un creuset. Depuis, en augmentant chaque brigade, on a beaucoup réduit la durée des services. A Vauxrot elles ne sont plus que de 12 heures, mais environ 12 heures après, les mêmes ouvriers reprennent le travail».

Les investissements en matériel sont donc limités et l'entreprise peut demeurer familiale, sans appel à des capitaux extérieurs. Elle modifie sa structure en 1894, lorsqu'elle devient société en commandite au capital de 2 millions de francs répartis en 40 parts de 50 000 francs, toutes détenues par huit membres de la famille. Cette société en commandite est prorogée pour 20 ans en 1909 ; sa structure est modifiée en 1919¹⁴.

13. *Journal de l'Aisne*, 11 juin 1866.

14. Arch. dép. Aisne, dommages de guerre.

La gestion de la manufacture est directement assurée par la famille. D'abord Augustin y travaille avec ses trois fils qui, après la retraite de leur père dirigent ensemble, préparant leurs fils dès que ceux-ci terminent leurs études. Les Deviolaine s'occupent particulièrement de la recherche de la clientèle : en 1900 Louis Deviolaine prospecte Epernay et son cousin Georges, de la branche aînée, visite les maisons de champagne de Reims¹⁵.

Cette gestion paraît prudente et l'entreprise ne se développe que lentement. Il est possible que la recherche de débouchés ne soit pas aisée. En 1830 la verrerie fabrique 2 300 000 bouteilles par an ; la production atteint 4 000 000 en 1866. Au début Vauxrot produit du verre à vitre, des verres de couleurs, des cloches de jardin, et des bouteilles ; après 1848, période réputée difficile, la maison se spécialise dans les bouteilles et surtout les champenoises. Les bouteilles champenoises peuvent se vendre un bon prix, à condition d'avoir une belle forme et de résister à une forte pression, 35 kg. La maison Deviolaine met l'accent sur la qualité de ses produits et participe aux grandes expositions ; elle reçoit la médaille d'or de 1^{re} classe à l'Exposition qui se tient à Paris 1835 ; le journal *l'Argus Soissonnais* du 20 janvier 1836 écrit : «La verrerie de Vauxrot créée par M. Deviolaine père, qui avait déjà obtenu aux expositions de 1823 et 1827 des médailles pour les bons produits de la Manufacture de Prémontré, occupe pour la fabrication des bouteilles le premier rang dans notre département... M. le Baron Thénard, pair de France, président de la société d'encouragement a, dans la séance du 30 décembre dernier, exprimé à M. Deviolaine combien ses produits lui paraissaient supérieurs en lui remettant la médaille d'or de 1^{re} classe¹⁶». Le catalogue de l'Exposition universelle de 1867 mentionne M. Deviolaine «qui a placé, dans son exhibition une bouteille dite champenoise exactement divisée en deux, dans le sens de la hauteur, de façon à ce qu'on puisse bien constater cette égalité d'épaisseur¹⁷». On retrouve la manufacture Deviolaine à l'Exposition de Bruxelles en 1898.

Les transformations techniques sont lentes. On signale en 1867¹⁸ «...une tige de fer montée sur une griffe spéciale, qui sert à déboucher les cannes avec lesquelles on cueille le verre et qui s'obstruent toujours», mais cela reste artisanal. En 1874, un procédé de soufflage par pompe à air est essayé mais il est dit que ce procédé n'est pas apprécié : «la bouteille y perdait en solidité ce qu'elle pouvait gagner en régularité de forme et de contenu...» ; par ailleurs, il semble que ce procédé ne permette pas une augmentation des cadences de production¹⁹.

15. Témoignage de Michel Deviolaine, Bibl. mun. Soissons.

16. *Argus Soissonnais*, 20 janvier 1836.

17. Lettre de Degabet, *op. cit.*

18. Lettre de Degabet, *op. cit.*

19. Lettre de Degabet, *op. cit.*

L'usine adopte la technique des fours à bassins entre 1887 et 1892 : on construit alors deux fours à douze places et un four à huit places ; cela permet d'accroître la production qui atteint 7 000 000 bouteilles par an, mais il faut employer davantage d'ouvriers ; 450 en 1910 contre 250 en 1866 (fig. 2 et 3). La vente est parfois difficile. Ainsi, on signale que la guerre de Sécession paralysant les ventes de champagne aux Etats-Unis²⁰, a beaucoup gêné les Deviolaine dont on loue le souci de garder, malgré tout, l'ensemble du personnel ; précisons, pour limiter la louange, que les ouvriers verriers ne sont pas faciles à trouver.

L'usine fonctionne sous la présence constante des Deviolaine qui habitent tout à côté ; l'encadrement est réduit : un directeur, ingénieur de formation, un sous-directeur, un comptable, personnage redouté par le personnel, quelques surveillants.

Notons que si les Deviolaine limitent leurs ambitions industrielles à leur établissement de Vauxrot, ils suivent là une tendance très répandue car les verreries à bouteilles sont très peu concentrées en France. Dans le même temps, les Deviolaine acquièrent des terres, des fermes, des maisons. En particulier, ils achètent peu à peu toutes les terres et bâtiments de Vauxrot ; les liaisons avec la terre paraissent encore très fortes.

Les verreries ne se concurrencent pas : ainsi celles de Vauxrot, de Folembray et d'Hirson se répartissent souvent une grosse commande d'une seule maison de champagne, commande qu'une seule aurait du mal à assurer.

Une communauté ouvrière originale

Les traditions bien particulières des ouvriers verriers, jointes au caractère résolument familial de l'entreprise, créent une communauté ouvrière très originale presque fermée sur elle-même.

Le travail est exténuant. Les fours ne pouvant s'éteindre, les équipes se succèdent nuit et jour. La durée du travail est de 12 heures ; elle se réduit ensuite à 10 heures, puis à 8 heures après 1920.

Les équipes comprennent quatre personnes. Près du four, le «gamin» cueille une goutte de verre au bout de la canne, le «grand garçon» donne une première forme en soufflant et en s'appuyant sur une tablette de fer, basse et inclinée et surnommée «le marbre». Le travail le plus important incombe au souffleur qui doit former une bouteille régulière et sans défauts car les bouteilles défectueuses ne sont pas comptées pour la rémunération ; la bouteille est soufflée dans un moule que le souffleur ouvre avec une pédale à pied ; après soufflage, l'ouvrier doit fixer la bague sur

20. Dossier Deviolaine, Arch. com. Soissons, fonds B. Ancien.

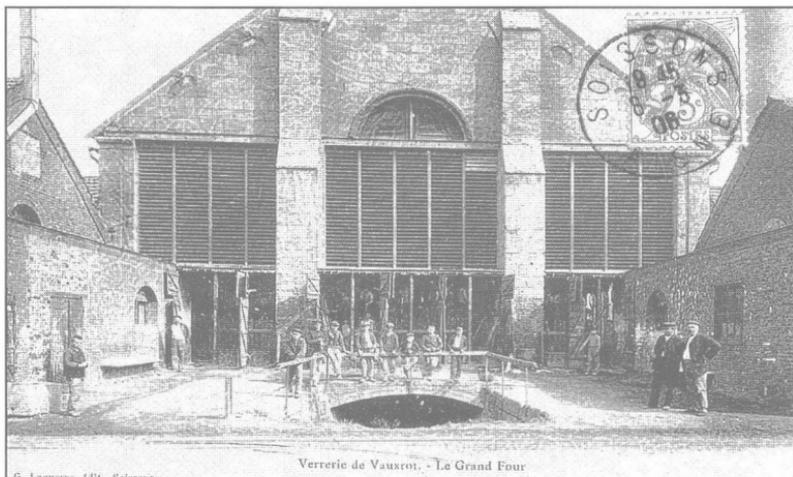


Fig. 2 - Le grand four ou vieux four. L'architecture de ce four est typique des constructions du début du XIX^e siècle. (Cliché d'avant 1914, coll. particulière).

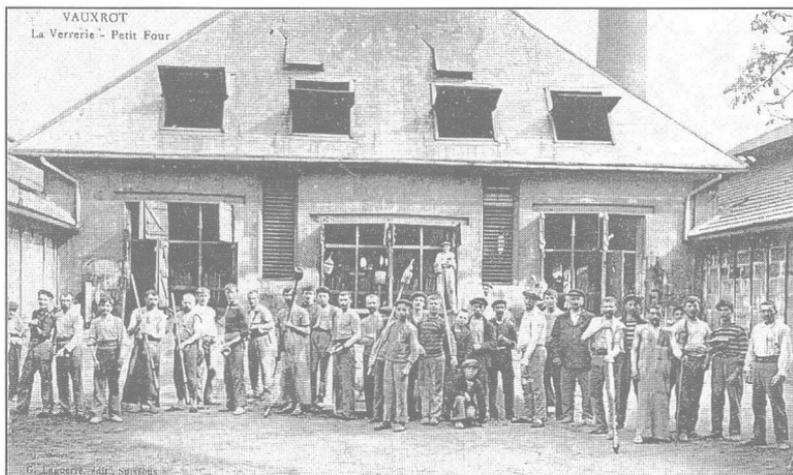


Fig. 3 - Les verriers devant le petit four ; on remarque les bouteilles au bout des cannes de souffleurs. (Cliché d'avant 1914, coll. particulière).



Fig. 4 - Les équipes de verriers devant les fours, vers 1930 : au fond, les fours ; à l'arrière-plan, les « gamins » ; au premier plan, à gauche, le « grand garçon », puis le souffleur, puis le porteur (coll. particulière).

la bouteille, avec une goutte de verre fondue ; puis la bouteille est représentée un bref moment au four. La bouteille détachée de la canne est enlevée par le porteur qui va déposer les paniers au four à cuisson qui donne sa véritable dureté à la bouteille (fig. 4). L'équipe doit être bien soudée car la cadence est très élevée : une bouteille à la minute en moyenne, certains souffleurs pouvant atteindre une cadence un peu plus élevée, on cite un record de 570 bouteilles soufflées pendant une journée ! Le souffleur a toute autorité sur son équipe : il peut la réveiller la nuit, en dehors du service régulier pour fabriquer des bouteilles.

Le travail nécessite une grande habileté et aussi beaucoup de forces physiques et de résistance : la canne de fer, portée à bout de bras est très lourde et l'ouvrier doit souffler sans arrêt ; la confection des magnums en particulier nécessite une expiration continue. Ce travail exténue les organismes : outre les accidents par brûlures, les souffleurs souffrent de la gorge et des poumons. La chaleur considérable des fours tout proches contraint les ouvriers à boire beaucoup. Il est mentionné qu'ils se rafraîchissent avec de la « frênette », boisson fermentée à base de chicorée et de feuilles de frêne ; ils ont aussi la réputation d'apprécier les boissons plus fortes : vin, bière et le « filentris », rhum coupé d'eau et de sucre. A la sortie des équipes de nuit, l'ébriété est fréquente.

Les souffleurs, fiers de leur force et de leur habileté, sont considérés comme de véritables seigneurs dans le monde de la verrerie. Mais on dit aussi que du fait de l'usure physique, ils ne vivent pas très vieux. Sur 95 décès relevés, le registre d'état civil de la commune de Cuffies, de 1827 à 1890, 62% ont lieu avant l'âge de quarante ans. Les maladies infectieuses, comme la tuberculose ou la syphilis, se transmettent notamment par les cannes que se passent les souffleurs, sans désinfection particulière²¹.

Monsieur Crécy, né en 1913, témoigne : « Mon père était verrier ; mon grand-père était contremaître à la verrerie : lorsque j'ai eu onze ans mon père m'a dit que je devais commencer à travailler comme porteur. Pourtant on savait bien que le métier était dur ; les verriers avaient la figure tannée à force d'être cuite par les fours ; leurs joues se décollaient et beaucoup étaient atteints par la tuberculose ; des familles entières de verriers souffraient de cette maladie ; certains souffleurs venaient travailler avec des vésicatoires sur le dos. Mon instituteur, Monsieur Aubert, dont c'était la dernière année, est venu voir mon père ; comme j'avais passé le certificat avec un an d'avance il lui a dit que je pouvais préparer le brevet supérieur ; mon père a refusé en disant qu'étant l'aîné, avec quatre soeurs derrière, je devais rapporter de l'argent à la maison. Je suis donc parti à l'usine avant mes douze ans révolus, ce qui n'était pas la loi, mais j'étais fier lorsque j'ai ramené, dans une enveloppe, mes premières pièces de bronze qui constituaient ma paie... ».

D'autres postes de travail existent dans la verrerie qui s'est organisée pour fournir presque tout ce dont elle à besoin. Ces autres postes rentrent dans la catégorie générale des « manouvriers » peu estimée par les souffleurs. Des équipes vont chercher le sable à la grande sablière qui domine l'usine ; elles composent ensuite le mélange servant à la fabrication du verre ; les pots en terre sont fabriqués dans un atelier ; la forge fabrique les cannes et les pièces métalliques ; il y a aussi une menuiserie... Il n'existe que très peu de postes pour les femmes à part le stockage des bouteilles qui se fait en vrac sur des lits de paille intercalés (fig. 5).

Les jeunes ouvriers se recrutent d'abord parmi les enfants des verriers eux-mêmes. Au début du XIX^e siècle, cela est considéré comme un privilège de la corporation, mais cent ans plus tard les verriers considèrent cela plutôt comme une malédiction. Comme les parentés sont fréquentes, les équipes sont souvent constituées sur une base familiale. Des jeunes arrivent aussi des campagnes, leurs parents intrigant pour les faire entrer à la verrerie dont les emplois sont enviés. A 12 ans, ils commencent comme porteur, ils dorment en dortoir et leurs repas sont faits par des fem-

21. Témoignages de MM. Octave Lobbe, né en 1894, Charles Bec, né en 1912 et Crécy, né en 1906, tous anciens verriers de la verrerie Deviolaine. Dossier Deviolaine. Bibl. mun. Soissons.

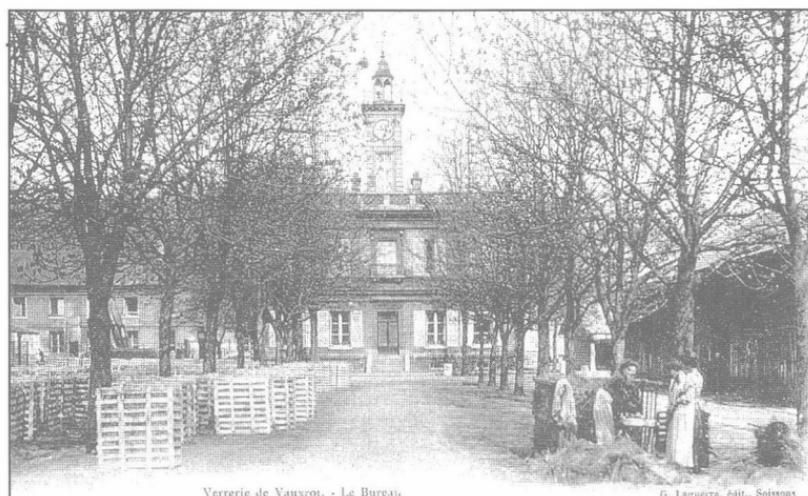


Fig. 5 - Les femmes en train de ranger les bouteilles séparées par des lits de paille dans de grandes caisses. (Cliché d'avant 1914, coll. particulière).

mes de verriers. Quelques femmes de verriers tiennent aussi une sorte de pension ; on évoque ainsi une madame Polet en 1906.

Les jeunes vivent un très rude apprentissage : à la moindre erreur ou selon la mauvaise humeur des souffleurs, ils sont battus avec les lourdes cannes de fer ou bien on leur jette des bouteilles brûlantes. On retrouve ici le témoignage de Monsieur Crécy : «Les porteurs devaient attraper les bouteilles fabriquées par les souffleurs, vérifier leur qualité, apporter régulièrement des cannes qui refroidissaient dans des bacs à eau ; il fallait respecter la cadence sinon les souffleurs battaient les porteurs avec leurs cannes ou leur jetaient des bouteilles brûlantes à la figure. Les plus malheureux étaient les porteurs qui venaient de la campagne, ils allaient se coucher à 8 heures dans un dortoir mais ils s'amusaient et ne s'endormaient qu'assez tard ; réveillés à minuit et demi, ils travaillaient en dormant littéralement debout et ils se brûlaient souvent». A 14 ans, ils deviennent «gamins» : placés près des fours à 1 100 °C, ils cueillent le verre au bout de la canne, leur joue placée du côté de l'ouvreau, brûlée, devient constamment rouge et on les reconnaît à cela quand ils sortent à Soissons. Vers 18 à 20 ans, les plus robustes peuvent devenir souffleurs.

Les verriers, surtout les souffleurs, sont bien rémunérés par rapport à la moyenne des salaires ouvriers, surtout dans le Soissonnais ; l'équipe est payée aux pièces et la répartition se fait selon des règles traditionnelles. Par ailleurs ils ne paient ni loyer ni combustible, avantage qui paraît la règle dans les verreries. Les Deviolaine ont la réputation de ne pas débau-

cher de personnel même quand les ventes deviennent difficiles ; il est vrai qu'il n'est pas si facile de trouver des verriers exercés.

Si les Deviolaine affirment souvent que «la verrerie est une grande famille», le directeur et le comptable n'en sont pas moins redoutés. Les vieux ouvriers évoquent encore le jour de la paie, lorsqu'ils entraient dans la grande salle du bâtiment de direction et qu'ils devaient se découvrir respectueusement avant de se présenter au guichet.

La vie dans les cités

Les cités des verriers nous sont connues par leur descriptif qui figure dans le dossier des dommages de guerre de la verrerie, par des photos du début du XIX^e siècle, par des témoignages de très vieux verriers, et par l'observation de certains éléments bâtis qui subsistent encore aujourd'hui ; mais il s'agit des cités reconstruites après 1918. Ces cités ressemblent beaucoup à toutes celles qui existent dans les autres verreries en France, tant cette industrie est régie par des traditions solides qui paraissent remonter à la cité ouvrière de la manufacture de Saint-Gobain, édifiée au XVIII^e siècle. Ces cités sont constituées de maisons basses, rez-de-chaussée, un étage, un grenier, toutes semblables, accolées et rigoureusement alignées, un peu à la manière de certains corons de la région du Nord. Elles entourent, en une double ligne, les fours sur trois côtés, le côté sud étant fermé par le mur de clôture de la verrerie au milieu duquel s'ouvre le grand portail.

Les portes des logements ne s'ouvrent que sur les cours intérieures et n'ont pas de communication avec l'extérieur. Les habitants des cités ne peuvent sortir que par l'une des trois portes de la verrerie, portes toutes gardées par un concierge qui les ferme le soir, à 8 heures en hiver et à 10 heures en été, ne les rouvrant qu'un court moment la nuit, lors du changement d'équipe²².

Les logements sont solidement construits de murs de pierre avec une charpente en chêne ; ils n'ont pas d'eau à l'intérieur, des pompes sont installées dans les cours ainsi que des latrines communes dans plusieurs endroits des cités. Le chauffage et la cuisson des plats sont assurés par une cuisinière fonctionnant généralement avec le charbon fourni gratuitement – 50 kg par quinzaine en hiver – par le parc à charbon de l'usine, avantage qualifié de traditionnel dans les verreries. Les longs greniers, sans séparation, qui courent au-dessus des logements servent à l'étendage du linge. L'hygiène semble relative : plusieurs témoignages évoquent les cuvettes d'eau sale jetées par les fenêtres, et les bacs à ordures séjournant longtemps pleins au milieu des cours²².

22. Témoignage de Mme Polet et de Mme Prudhomme, née en 1908. Dossier Deviolaine, Bibl. mun. Soissons.

Dès l'origine, les cités comprennent des écoles. En 1914 on compte cinq classes pour 300 élèves, une salle d'asile, garderie des très jeunes enfants, et un ouvroir pour que les femmes se rencontrent. Tout au long, d'autres équipements apparaissent : une salle de bains-douches, relativement petite, une chapelle etc. Un médecin attaché à l'usine vient donner des consultations, rétribuées par les Deviolaine, dans une salle du bâtiment de direction.

Les commerçants viennent dans les cités, en particulier le marchand de vin qui est un ancien verrier ; il est possible qu'un magasin ait existé à l'intérieur des cités avant 1914 ; sa présence est attestée à partir de 1920²³. Les verriers peuvent pratiquer certains loisirs qui renforcent les sentiments collectifs. Ainsi l'usine possède sa chorale qui participe à des concours extérieurs ; la société de gymnastique «La Laurentiana» permet également de pratiquer l'escrime et le football²⁴. Parmi les loisirs individuels, le soin du jardin tient une bonne place. Les parcelles mises à disposition bordent les cités au nord et à l'est, mais rappelons-le, il n'y a pas de communication directe avec les logements. Les jardins sont cultivés en famille, les verriers s'entraident fréquemment²⁵.

Les fêtes de la Saint-Laurent, patron des verriers, prennent traditionnellement place au mois d'août, lorsque la chaleur extérieure rend plus aléatoire le refroidissement naturel des halles dans lesquelles se trouvent les fours. A ce moment on en refait certains : les fours sont «coulés», le verre qu'ils contenaient s'échappe par l'espace inférieur en «grosses vagues bleutées» ; les fours sont ensuite reconstruits par les verriers eux-mêmes. Les fêtes commencent toujours par une grande messe suivie d'un défilé accompagné par les fanfares qui à la fin du XIX^e siècle jouent un grand nombre d'airs militaires et patriotiques²⁶. Des attractions diverses prennent place sur le terrain situé à côté de la grande entrée : buvettes, manèges, chamboule-tout, tirs à la carabine, etc... Lors de ces fêtes les verriers se hasardent à l'extérieur : ils partent en pique-nique dans les environs et en particulier en baignade dans la rivière. La religion est constamment présente dans la verrerie et les Deviolaine ne manquent pas d'affirmer leur ferme soutien au clergé : ainsi au congrès diocésain de 1911 qui se tient à Soissons, la Laurentiana fait partie du cortège qui défile rue Saint-Martin. La religion est même associée au travail, puisque les fours nouvellement construits sont rituellement bénis et non moins rituellement allumés par des enfants de la famille Deviolaine. Jusqu'en 1905, les écoles de la verrerie sont confiées à des congrégations, les Frères des Ecoles chrétiennes pour les garçons, l'Enfant-Jésus pour les filles. Mais il faut

23. Le magasin existe encore en 1950 : témoignage de Mme Toussirot.

24. Arch. dép. Aisne, dommages de guerre.

25. Témoignage de C. Bee.

26. *Argus soissonnais*, 24 août 1879.

attendre 1874 pour qu'une chapelle intérieure soit édiflée. *La semaine religieuse* du diocèse de Soissons écrit, en 1874 : «L'importante usine de Vauxrot vient de recevoir de notables améliorations... aujourd'hui les maîtres et administrateurs de l'usine, toujours soucieux du bien de leurs serviteurs, ont aménagé dans un vaste local, d'un côté une longue et large chapelle, d'un autre côté une salle d'asile et une classe destinée aux jeunes femmes. Qui n'applaudirait à de si sages mesures ? Monseigneur est venu bénir lui-même dimanche 30 août ces nouveaux édifices²⁷». Les Deviolaine ont des stalles proches du choeur. Cette chapelle est l'oeuvre de Maurice-Ouradou, fils de Virginie Deviolaine (et fille d'Augustin) et gendre de Viollet-Le-Duc. Ce même architecte dessine les caveaux de famille à Cuffies et probablement des aménagements dans leurs châteaux (fig. 6).

Bien entendu les Deviolaine attendent de leurs ouvriers «qu'ils aient de la religion». Monsieur Crécy se souvient : «Avec les Deviolaine, il fallait aller à la messe le dimanche et même aux vêpres ; les enfants devaient faire leur communion, sinon on était montré du doigt...». Selon le témoignage de Michel Deviolaine, né en 1906, certains s'inspirent des doctrines du catholicisme social, de celles d'Albert De Mun en particulier.

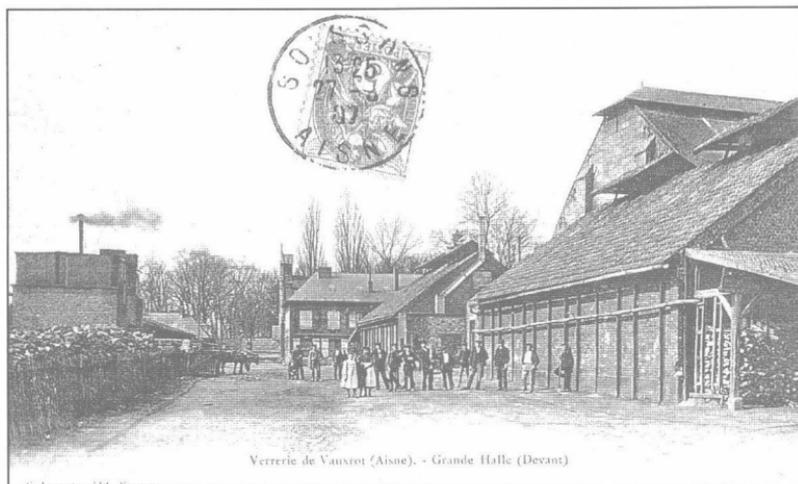


Fig. 6 - Sur la gauche : le parc à charbon. Sur la droite : le bâtiment haut est le grand four. Le bâtiment du fond (avec des volets) est l'extrémité du quartier Saint-Augustin. Derrière ce bâtiment, on aperçoit, de profil, l'entrée de la chapelle. (Cliché d'avant 1914, coll. particulière).

27. Voir aussi : *Inauguration de la chapelle de Vauxrot*, article de journal du 30 août 1874, Bibl. mun. Soissons, fonds Périn, 1657.

La vie dans les cités nous semble aujourd'hui très austère et très oppressante. Les aménagements sont très éloignés de ceux, inspirés par une idéologie socialiste, du Familistère de Godin à Guise. Cependant, si on compare les cités à la moyenne des logements ouvriers d'avant 1914, les habitations des verriers paraissent très convenables et plutôt salubres. Dans les cités, on apprécie la sécurité, surtout pour les enfants ; on y redoute ni vol ni agression. La solidarité est très forte : personne n'est jamais seul et, dans les moments difficiles, l'entraide est immédiate.

La vie de famille est très importante. Les verriers se marient à l'intérieur de la communauté : une étude menée sur les mariages à Cuffies démontre que 95% des mariages se nouent entre fils et filles de verriers de Vauxrot, mais aussi des autres verreries du département : Folembroy, Hirson. Il est vrai qu'il n'est pas facile à un jeune verrier de courtiser une jeune fille de l'extérieur puisqu'il ne peut rentrer dans les cités après 8 heures du soir ! Les familles des verriers ont souvent beaucoup d'enfants.

La symbiose entre les logements et l'usine est presque totale : les femmes et les enfants viennent porter leur casse-croûte aux hommes qui travaillent près des fours et...le menuisier de la verrerie fabrique les cercueils pour les morts des cités²⁸. Lorsqu'on manque de jeunes porteurs, à un moment de forte production, on n'hésite pas à prendre des garçons pour un renfort temporaire, dans les classes de l'école...

La vie quotidienne est rythmée par le fonctionnement de l'usine ; chacun peut voir la tour du bâtiment de direction avec sa grosse horloge et sa cloche. Les Deviolaine et les cadres de l'usine sont constamment présents dans les cités puisqu'elles sont imbriquées dans l'usine. Chacun doit saluer respectueusement ces autorités ; Charles Bee se rappelle encore sa première rencontre avec Georges Deviolaine. Convoqué avec son père au bureau, il l'a entendu dire «Corrige donc ton fils, ça lui apprendra à me saluer...». Une comparaison vient tout naturellement à l'esprit, celle d'une caserne ouvrière. Certains anciens habitants des cités d'après 1920 rapportent qu'ils supportaient mal cette impression d'être enfermés, mais qu'en était-il avant 1914 ?

L'organisation de l'usine et des cités reflète les conceptions sociales résolument paternalistes des Deviolaine. Ils assurent à leurs ouvriers un emploi ; les ouvriers âgés gardent leur logement, les veuves également, qui parfois sont employées ou reçoivent une petite pension (1 F par jour pendant un an²⁹). En retour les Deviolaine attendent, application et zèle au travail, qui est rappelons-le, très dur, respect de la hiérarchie, docilité et obéissance.

28. Témoignage de C. Bee.

29. Témoignage de Mme Polet.

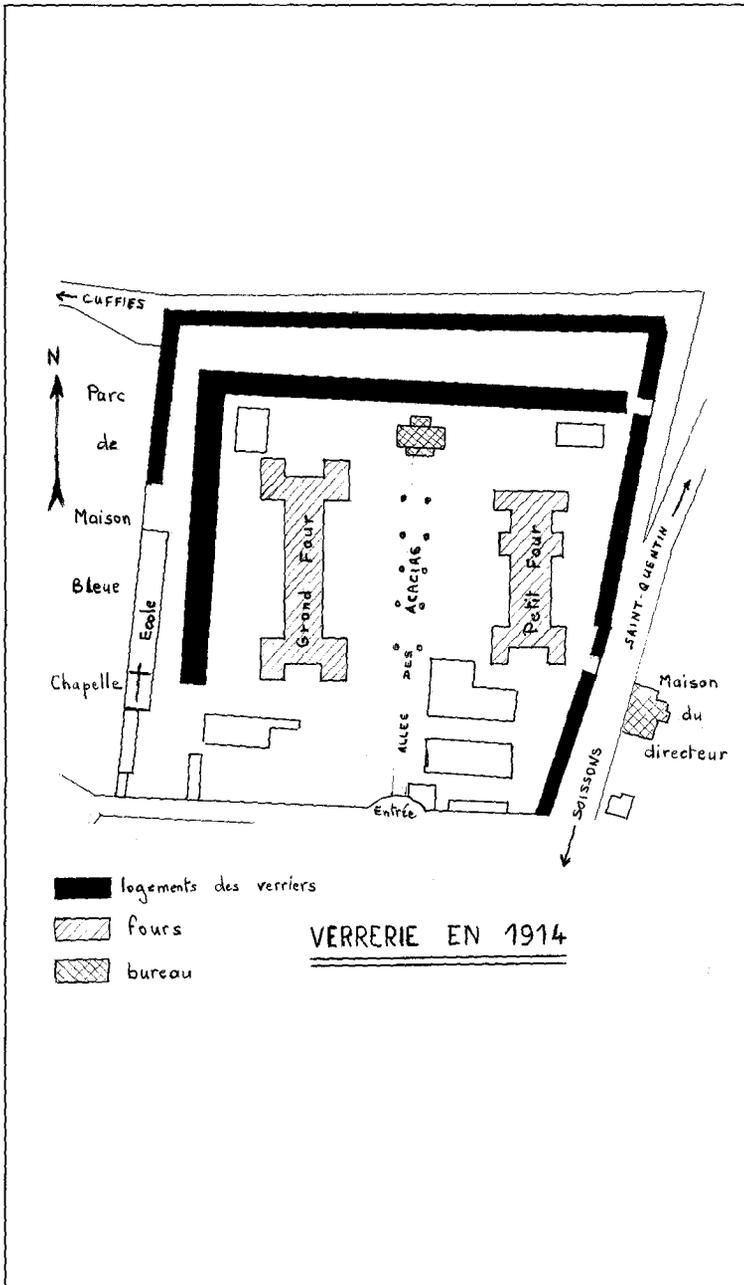


Fig. 7 - La verrerie en 1914 : plan des bâtiments.

Les Deviolaine et leur rôle de notables locaux

Les Deviolaine affirment résolument leur attachement aux grandes valeurs de la société bourgeoise du XIX^e siècle : le travail, la religion, la famille et la patrie. Seul le travail peut assurer la prospérité de tous ceux qui vivent dans l'entreprise. Tous les Deviolaine travaillent effectivement, en particulier pour trouver des clients.

La famille n'est pas moins importante ; l'entreprise s'est développée grâce à une collaboration étroite des membres de la famille Deviolaine. Les enfants sont introduits très tôt dans l'usine : Michel Deviolaine, évoque encore son effroi lorsque, en 1911, à l'âge de 5 ans, il a été chargé, avec sa cousine, d'allumer un four nouvellement reconstruit. Les ménages de verriers répondent à l'image traditionnelle : les enfants sont nombreux et les femmes n'ont pas d'emploi à la verrerie, sauf parfois les veuves.

Le sentiment patriotique des Deviolaine est rappelé en toutes circonstances. On évoque Paul Deviolaine, pourtant démis de ses fonctions de maire en septembre 1870, à la suite de la proclamation de la III^e République, et qui, âgé de soixante et onze ans, participe à la défense de la place assiégée par les troupes allemandes ; son neveu Emile, maire de Cuffies, après avoir évacué le personnel de la verrerie sur Folembay est loué pour son attitude ferme, face aux demandes de réquisition allemandes³⁰.

Quant à la religion, on l'a vu, l'attachement des Deviolaine est constamment réaffirmé. Ils soutiennent l'évêque de Soissons et favorisent la création d'associations religieuses comme la «Jeanne d'Arc».

Cet idéal coïncide très bien avec un attachement politique constant à la maison d'Orléans. Rappelons que cette famille a soutenu la naissance de l'entreprise : rien d'étonnant donc à ce que les Deviolaine demeurent orléanistes.

Les Deviolaine sont très influents à Soissons : seuls industriels dans une ville longtemps timide vis-à-vis de cette activité, importants propriétaires de maisons et de terres, ils comptent parmi les notables les plus éminents. Augustin Deviolaine, maire de Soissons de 1830 à 1832, participe à la fondation de la Caisse d'Épargne de la ville. Paul Deviolaine est nommé maire de Soissons pendant le Second Empire, de 1851 à 1870. Son neveu Emile réalise lui aussi une carrière de notabilité locale : maire de Cuffies pendant plus de 30 ans, conseiller général, député orléaniste en 1874, vice-président de l'Assemblée départementale, il se passionne pour les voiries ; il occupe également le poste de maire de Soissons. Son fils Louis lui succède à la mairie de Cuffies ; en septembre 1914 il doit

30. Fosse d'Arcosse, *Le siècle de Soissons en 1870*, Bibl. mun. Soissons, fonds Périn.

s'occuper des habitants plongés dans l'enfer des combats. La commune de Cuffies est administrée sans interruption par des Deviolaine. Les Deviolaine très présents dans les sphères du pouvoir local ne semblent pas avoir en revanche ambitionné un destin national.

Comme toutes les grandes familles bourgeoises³¹, les Deviolaine s'efforcent d'asseoir leur statut : Louis épouse la fille d'un préfet du Second Empire, une de ses filles épouse le directeur de la maison Veuve Cliquot ; une Léontine Deviolaine se marie avec un Delaby, Banque de Soissons ; son frère épouse une Jodon de Villeroche, propriétaire à Soissons ; une fille de Georges devient madame Lehideux, de la banque parisienne...

Les Deviolaine accordent une grande importance à la possession de biens fonciers, poursuivant ainsi la tradition familiale de la femme du fondateur. Ces biens se situent autour de Soissons, en général de grandes fermes comme celle de la Malmaison à Chavignon, ou dans la ville même, et ce sont alors des maisons. Très visiblement les Deviolaine s'efforcent d'acquérir tout Vauxrot. A partir du domaine de Maison Bleue, acquis en 1827, ils achètent toutes les propriétés avoisinantes. Ainsi la crise du phylloxéra dans les années 1880 ruinant les nombreux petits vigneron de Cuffies permet aux Deviolaine de racheter leurs parcelles et de former le grand domaine du «château Saint-Norbert» qui subsiste encore aujourd'hui.

Les Deviolaine affirment leur prospérité en construisant de grandes maisons à côté de la verrerie. Ces demeures, baptisées «châteaux» par les ouvriers sont au nombre de trois à la fin du XIX^e siècle. Le château de Maison Bleue, le plus ancien, est bâti à partir d'un corps de ferme existant en 1789 ; Saint-Louis est édifié vers 1830 ; le château Saint-Norbert, vers 1880-1890. Leur architecture, comme en témoignent les cartes postales des années 1900, reflète le goût, si répandu, pour ce qu'on a appelé l'art éclectique : tourelles pseudo-médiévales, fenêtres renaissance etc. Ces «châteaux» s'entourent d'un parc d'agrément traité dans le genre anglais, mais aussi de vergers et de potagers qui fournissent la table des propriétaires ; les jardiniers sont recrutés parmi les vieux verriers. La domesticité est évidemment nombreuse.

Au début des années 1900, Vauxrot tout entier est devenu l'univers des Deviolaine qui ont dessiné un immense domaine selon leur vision de l'organisation sociale. Au centre les fours s'alignent autour de «l'allée des acacias» qui mène au bâtiment de la direction surmonté de sa tour munie d'une grande horloge et d'une cloche. Tout autour, sur trois côtés les alignements des cités rejoignent le mur de clôture situé au sud, constituant ainsi un quadrilatère fermé : l'ordonnancement a une rigueur quasi-militaire.

31. Généalogie des Deviolaine, dossier Deviolaine, Bibl. mun. Soissons.

Le comptable loge dans le bâtiment de la direction qui est au milieu de l'usine ; la maison du directeur et celle, plus petite, du sous-directeur font face à l'entrée sur le côté de la verrerie. Au nord, au-dessus des jardins des verriers, on peut voir la grande sablière qui alimente la verrerie³². A l'ouest, les trois châteaux des Deviolaine représentent la sphère supérieure, celle de la famille dont les décisions constituent les lois absolues de la manufacture (fig. 8).

Le déclin et la fin de la verrerie Deviolaine

Dans les années 1900 la verrerie Deviolaine semble très bien se porter ; ses bouteilles sont achetées par les plus grandes maisons de champagne : Ayala, Moët et Chandon, Roederer, Veuve Clicot ; l'entreprise travaille également pour Bénédictine et pour les cocas Mariani. Mais déjà des machines à soufflage mécanique bien au point commencent à apparaître et la société Saint-Gobain s'intéresse sérieusement au verre creux.

La première guerre mondiale précipite les difficultés. La verrerie, occupée par les Allemands le 2 septembre 1914, voit le retour des Français le 10, après la bataille de la Marne. Les troupes françaises l'utilisent comme base de départ pour tenter de reconquérir le haut du plateau. Toute la population civile est évacuée le 10 octobre. Le 7 janvier 1915, les troupes françaises lancent une violente offensive qui se transforme en retraite³³ ; les Allemands réoccupent la verrerie qu'ils fortifient face aux avant-postes français, situés à moins de 200 mètres³⁴.

Le recul stratégique allemand de mars 1917 libère l'usine et on découvre, au milieu des ruines des fours et des cités, plus d'un million de bouteilles intactes. Ces bouteilles vendues l'année suivante aux firmes d'Épernay et Saumur fournissent les premiers fonds pour reconstruire. Les verriers qui ont été évacués en particulier sur les verreries de Châlons-sur-Saône et de Saumur pendant la guerre, peuvent revenir.

Mais comment reconstruire la verrerie ? Les Deviolaine sont gravement divisés. Louis et Gustave, de la branche cadette, pensent que le soufflage à la bouche n'a plus d'avenir face aux machines ; ils plaident pour une entente avec la société Saint-Gobain qui pourrait apporter les fonds car les investissements nécessaires sont très élevés. Leur cousin Georges refuse absolument toute perte d'indépendance de la verrerie. La société en commandite se transforme, Louis et Gustave en sortent, moyennant rachat de leurs actions c'est-à-dire 800 000 F ; Georges reverse 200 000 F pour limiter la diminution du capital³⁵.

32. Plans et dossiers des propriétés des Deviolaine par Houdry, géomètre à Soissons.

33. Henri Barbusse, *Lettres à ma femme*.

34. Georges Muzart, *Soissons pendant la guerre 1914*.

35. Témoignage de Michel Deviolaine.

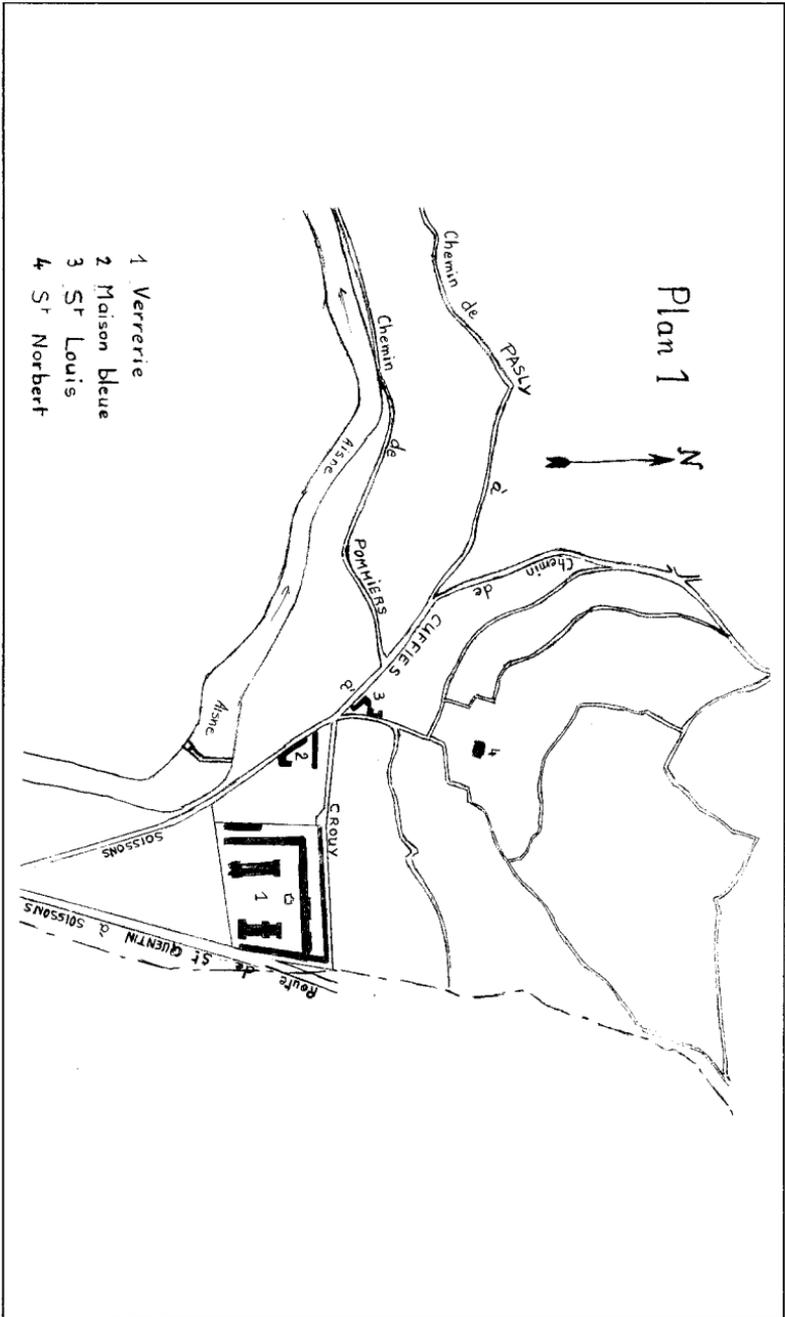


Fig. 8 - Les «châteaux» des Deviolaine à la fin du XIX^e siècle.

La verrerie Deviolaine est donc finalement reconstruite selon le modèle traditionnel. Le bâtiment de la direction est rebâti presque à l'identique ; il subsiste encore aujourd'hui. On rebâtit les fours et les cités, mais celles-ci connaissent des modifications : à côté des cités intérieures à l'usine, on édifie deux cités extérieures, Saint-Antoine et Saint-Paul ; les logements ne sont toujours pas équipés d'eau courante ni d'écoulement ; il faut utiliser des blocs sanitaires implantés dans les cours. Les bâtiments sont munis de coursives à l'étage à l'imitation des habitations ouvrières de la région de Saint-Etienne d'où vient le nouveau directeur Levraux³⁶.

La nouvelle chapelle est également installée à l'extérieur tout comme le nouveau groupe scolaire de Vauxrot. Les «châteaux» de Maison Bleue et de Saint-Louis ne sont pas non plus réédifiés ; seul le «château Saint-Norbert» est reconstruit après 1930. George Deviolaine s'installe à Soissons.

La production reprend partiellement en 1921, mais la vente semble difficile : la production culmine à 3 600 000 unités en 1925 contre 7 000 000 en 1910.

Des conflits sociaux très rudes agitent la verrerie ; le paternalisme est moins bien supporté et Monsieur Crécy se rappelle que «dans les cités, beaucoup lisaient l'Humanité». La section C.G.T. affronte Georges Deviolaine. On signale ainsi des grèves en particulier en 1923 et 1924 puis en 1928 ; cette année-là la grève est très dure : «on a cassé les bassins pour que le verre s'écoule et on a mis du papier goudronné dans les cheminées pour faire croire que les fours fonctionnaient encore³⁶...» La direction riposte par un lock-out. Un certain nombre de verriers quittent l'usine pour s'employer dans d'autres usines de Soissons ou bien vont à Paris.

La fin de l'entreprise familiale est proche, les stocks s'accumulent ; en 1931, les maisons de champagne décident de ne plus acheter que des bouteilles soufflées à la machine de contenance plus régulière, de poids inférieur et tout aussi résistantes. L'usine cesse toute activité et Georges Deviolaine doit se résoudre à traiter avec Saint-Gobain qui apporte des capitaux pour installer une machine à soufflage mécanique en 1937, de type Lynch. La production reprend en 1938 et s'arrête de nouveau à la déclaration de guerre.

Le 31 décembre 1940, Georges Deviolaine cède de nouvelles actions, et Saint-Gobain devient détenteur de 75 % du capital. La production ne reprend vraiment qu'à partir de 1945 ; l'entreprise fait alors partie du groupe «Verrerie à bouteilles du Nord», filiale de Saint-Gobain, avant de se fondre totalement dans le groupe. L'usine bénéficie alors de très gros investissements qui lui permettent de se maintenir en activité.

36. Témoignage de Michel Deviolaine.

Georges Deviolaine à qui on a attribué un poste honorifique à la verrerie meurt en 1954. Son fils Maurice qui passe pour un «noceur» vend peu à peu tous les terrains de Vauxrot et ses maisons de Soissons. Il meurt sans enfants en 1983. De la verrerie de 1920 ne subsistent que des bâtiments épars ; les cités ont été peu à peu abandonnées avec la construction de logements sociaux plus décents ; l'une d'entre elles vient d'être réhabilitée par une société H.L.M. Le bâtiment de la direction est encore occupé par la direction de l'usine actuelle, mais sa tour, autrefois point de repère de la verrerie, paraît dérisoire à côté des gigantesques halles actuelles. Cependant les verriers de Vauxrot représentent encore aujourd'hui l'image d'une communauté ouvrière soumise à de très dures conditions de travail et sachant malgré tout conserver un esprit revendicatif et de fortes traditions d'entraide et de solidarité³⁷.

Jean BOBIN
et Jean-Pierre CORNEILLE

37. Nous remercions M. Yves Gueugnon, de nous avoir signalé certains documents relatifs à notre étude.

38. Références bibliographiques : Maurice Hamon, *Du soleil à l'atome, histoire de Saint-Gobain*. Paris, 1988, 200 p. ; Lucien Jeanperrin, *Verre, l'avenir*. 1991, 150 p.

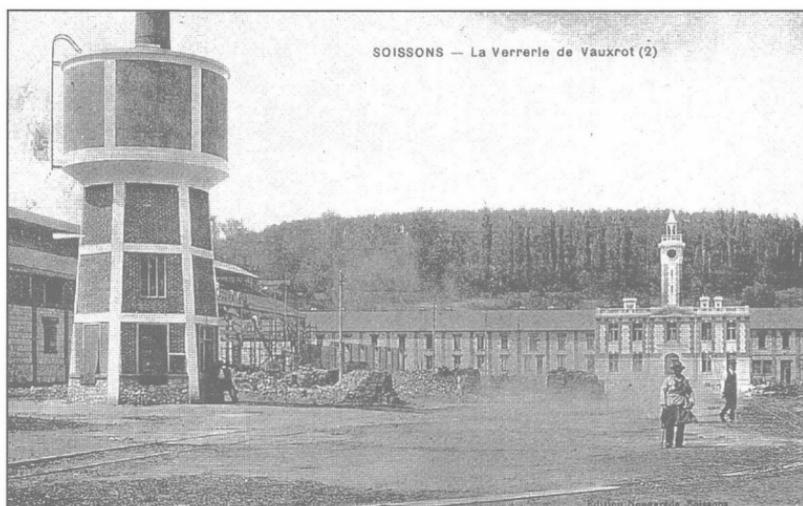


Fig. 9 - La reconstruction de la verrerie après la guerre de 1914-1918. D'abord les cités, puis les fours, puis le bureau, dans le même style qu'avant 1914. (Cliché de 1925, coll. particulière).

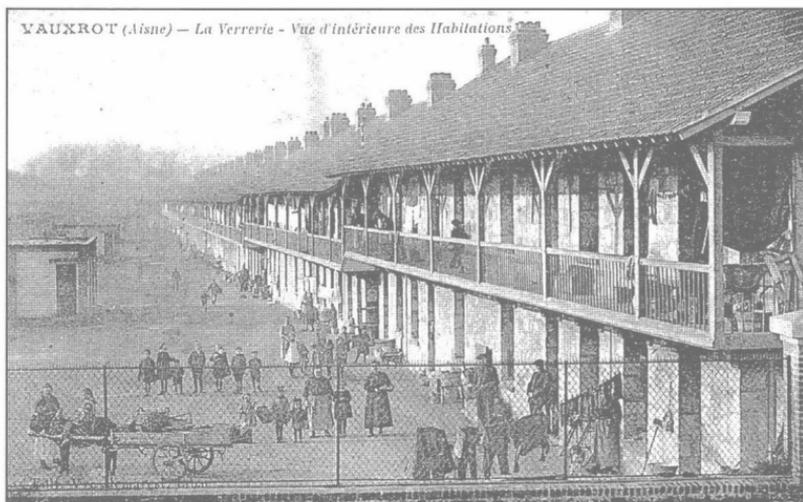


Fig. 10 - La vie a repris dans les cités reconstruites. Une coursive est apparue sur les nouveaux bâtiments. A droite et au milieu, on voit l'un des trois blocs sanitaires. Au premier plan, la charrette de la marchande de poisson, tirée par un âne. (Cliché de 1925, coll. particulière).